



PAR TRISTAN GASTON-BRETON

# Gilberte Beaux

---

**Directrice générale de la Générale Occidentale, elle fut l'une des principales figures féminines des affaires en France dans les années 1970 et 1980**

---

« Rien, dans mon environnement familial, ne me destinait à la vie aventureuse qui a été la mienne. Rien, au début de ma vie professionnelle, ne laissait prévoir que j'aurais tant d'opportunités », écrit Gilberte Beaux dans ses mémoires « Une femme libre », publiées en 2006. Aventureuse, sa vie le fut en effet. Autodidacte ou presque, entrée dans le monde de la banque par la petite porte, cette femme étonnante mais peu connue du grand public s'imposa, dans les années 1970 et 1980, comme l'une des principales figures du monde des affaires en France. Directrice générale de la Générale Occidentale, la holding de Jimmy Goldsmith, dont elle fut très proche, elle « pilota » la plupart des opérations qui permirent à l'homme d'affaires anglais de bâtir un véritable empire industriel et financier. Plus

tard, installée à son compte, elle tâta de la politique - elle fut un conseiller très écouté de Raymond Barre - avant de se lancer, aux côtés de Bernard Tapie, dans l'aventure Adidas. Elle fut parfois comparée à Marthe Hanau, la célèbre banquière des années 1930. A tort au demeurant. Flamboyante, aimant choquer ses contemporains, agissant aux limites de la légalité - ce qui finit par entraîner sa chute - Marthe Hanau n'a en effet rien de commun avec Gilberte Beaux, financière rigoureuse et reconnue par ses pairs. Rien, sinon le caractère très exceptionnel de leur parcours. Première femme à avoir fait carrière dans un monde - celui de la banque - de tout temps réservé aux hommes, Gilberte Beaux incarne en fait une époque aujourd'hui bien révolue de l'histoire du capitalisme. Une époque où il était



possible à une simple dactylo de s'imposer, par la force de son seul talent, parmi les financiers internationaux de haut vol.

Faut-il y voir un présage ? C'est à Paris, en 1929 - l'année même du krach de Wall Street - que Gilberte Beaux - Gilberte Lovosi de son vrai nom - vient au monde. La crise des années 1930, puis la guerre, pèseront lourd sur le destin de la future banquière, expliquant sans doute cette rage de vaincre et cette inépuisable énergie qui ne cessera de l'animer. Hyperactive, capable de « coups de gueule » mémorables, négociatrice acharnée, on la verra ainsi, lors de discussions particulièrement difficiles à New York, tenir cinq nuits de suite, ne dormant que quelques heures par jour, finissant par imposer ses conditions à ses interlocuteurs épuisés ... « Rejeton d'une vieille lignée de paysans corses », selon ses propres termes, son père a poursuivi avec succès une carrière de banquier avant de racheter plusieurs entreprises, notamment dans le secteur du bâtiment. Dans les années 1920, il a investi dans des mines et des compagnies pétrolières en Azerbaïdjan et en Roumanie, des placements juteux en apparence mais qui ne résisteront

pas à la tourmente des années 1930.

Sa mort prématurée, en 1939, bouleverse les destinées de la petite Gilberte. La crise, un oncle indélicat - qui parvient, avec l'aide d'un avocat véreux, à mettre la main sur tous les actifs du défunt -, des proches qui se détournent pudiquement, une mère qui n'a jamais appris à travailler...il n'en faut pas plus pour plonger la famille dans la pauvreté. Pendant la guerre, réfugiés à Marseille, Gilberte, son jeune frère et sa mère survivent tant bien que mal, vendant tout ce qui peut l'être - les bijoux, les meubles, le linge de famille... -, prenant même leurs repas à la Soupe Populaire ! Sa seule consolation, c'est à l'école que Gilberte la trouve. Elève douée, elle se passionne pour la littérature et les mathématiques...

En 1944, grâce à l'aide d'un oncle, la famille déménage en région parisienne, à Bécon-les-Bruyères. Tout en poursuivant sa scolarité au Lycée Racine, Gilberte enchaîne les petits boulots pour contribuer aux revenus du ménage. En 1945, afin de permettre à son frère de poursuivre ses études de médecine, cette jeune fille qui se serait bien vue professeur de français et de latin-grec



s'inscrit dans une école de sténotypie-dactylographie, une formation courte destinée à lui fournir un emploi très rapidement. De fait, elle en sort huit mois plus tard avec un diplôme et une offre pour un poste de sténotypiste stagiaire chez Seligman et Cie, une banque d'affaires petite mais très prestigieuse nichée boulevard Haussmann. La jeune fille ne le sait pas encore, mais cette première expérience va lui servir de tremplin.

Comme nombre d'entreprises, la Banque Seligman a en effet beaucoup souffert de la guerre, et notamment de la dispersion de son personnel. Recrutée à 17 ans comme simple sténo, Gilberte se voit dès lors confier, faute de compétences suffisantes en interne, des responsabilités très importantes : opérations de courtage, placements de la trésorerie, relations avec l'Office des changes... Est-ce le souvenir des années difficiles qu'elle a connues dans sa jeunesse ? Toujours est-il que la jeune fille consacre toutes ses soirées et tout son temps libre à apprendre l'anglais et les techniques bancaires. En 1951, elle est même la première femme à suivre les cours de l'Institut technique de banque. Sortie major de sa promotion,

elle est alors nommée fondée de pouvoir de la Banque. Une carrière en tout point exceptionnelle pour cette jeune femme qui vient tout juste de fêter ses 22 ans. De ce parcours, Gilberte Beaux conservera toujours une attirance pour les autodidactes et une méfiance envers les inspecteurs des Finances et autres « intellectuels égarés dans la jungle des affaires » !

Mais ce n'est là que le début de sa fabuleuse ascension. En 1956, à la suite de dissensions internes au sein de la banque Seligman, Gilberte suit l'un des associés, François Gambérini qui, avec l'aide du groupe Fiat-Simca, vient de racheter un petit établissement financier dont le constructeur automobile souhaite faire l'outil de gestion de la trésorerie de ses filiales : la Compagnie financière de Paris. Nommée directrice de l'établissement - une première, à nouveau - Gilberte est très vite propulsée à la tête du comité des exportations de Simca, un organisme chargé d'étudier les demandes de crédit émanant des filiales étrangères du groupe. Un poste clé qui lui ouvre les portes du vaste monde. Six ans durant, cette jeune femme désormais rompue aux arcanes de la haute finance parcourt le monde pour auditer les diffé-



rentes filiales du constructeur. Dans le même temps, elle développe au sein de la Compagnie financière de Paris un métier entièrement nouveau, venu des Etats-Unis, et qu'elle a appris, là encore, sur le tas : celui de gestionnaire de portefeuilles boursiers. Avec quelques cadres bancaires, Gilberte sera d'ailleurs à l'origine de la création, en 1961, de la Société française des analystes financiers. Au début des années 1960, le nom de Gilberte Lovosi n'est déjà plus tout à fait inconnu dans le petit monde de la finance parisienne. C'est alors que son destin bascule à nouveau...

Nous sommes en 1962. Cette année-là, Chrysler prend le contrôle de la majorité du capital de Simca, provoquant d'importants changements à la tête du constructeur automobile. Gilberte Beaux - elle a entre-temps épousé Edouard Beaux - rejoint alors l'Union Financière de Paris. Cette holding créée par des industriels et des financiers reconnus sur la place de Paris détient des participations dans des secteurs aussi divers que l'immobilier, l'édition, le café et le pétrole. Bénéficiant d'une réputation flatteuse, elle présente pourtant une faiblesse de taille : elle est littéralement plombée de dettes ! En charge

de la gestion des activités financières et de la trésorerie, Gilberte Beaux doit donc, à peine arrivée, organiser un vaste programme de cession d'actifs. C'est à cette occasion qu'elle fait la connaissance de Jimmy Goldsmith. Né en 1933, cet homme d'affaires anglais issu d'un père anglais d'origine allemande et d'une mère française et dont la vie privée fait déjà régulièrement la Une des tabloïds d'outre Manche - il enchaîne les maîtresses et se mariera trois fois - a commencé modestement en rachetant un petit laboratoire pharmaceutique en France avant de prendre des participations dans des sociétés anglaises de biscuiterie, de confiserie et de distribution alimentaire. Désireux de renforcer ses activités en France, il se montre particulièrement intéressé par l'une des participations de l'Union Financière de Paris, l'Union de Transports et de Participations (UTP), une simple coquille vide mais qui a l'avantage, à ses yeux, d'être cotée en Bourse. De cette structure, l'homme d'affaires anglais entend faire la base de départ pour des investissements plus importants de part et d'autre de la Manche. C'est Gilberte Beaux qui se charge de la transaction. En 1967, elle cède l'UTP à Jimmy Goldsmith qui la rebaptise aus-



sitôt Générale Occidentale. Séduit par cette femme énergique et qui a su lui tenir tête, l'homme d'affaires anglais lui propose aussitôt de le rejoindre comme directrice générale.

« Cet être exceptionnel a pris possession de ma vie, et pendant vingt ans j'ai travaillé, pensé, construit, œuvré, souffert pour réaliser ses objectifs », écrira plus tard Gilberte Beaux, parlant de sa longue collaboration avec Jimmy Goldsmith. De fait, entre 1967 et 1987, le raider anglais et la financière française forment l'un des couples d'affaires les plus en vue, non seulement en France et en Grande-Bretagne, mais aussi aux Etats-Unis où Gilberte passe plusieurs mois par an. Bras droit de Goldsmith - dont elle arrange, quand il le faut, les affaires privées - elle sera de tous les grands « deals » qui feront de la Générale Occidentale l'un des principaux groupes d'investissements en Europe. OPA sauvage sur le groupe agroalimentaire anglais Bovril - opération pour laquelle elle monte, en moins de 48 heures, une contre-offre financière grâce à ses contacts en France -, achat de Grand Union, investissements dans le pétrole et les ressources financières, acquisition de l'Express, assaut sur les Presses de la

Cité... Autant de grandes manœuvres couronnées de succès et qui portent l'empreinte de Gilberte Beaux. Sérieuse et persévérante, cette travailleuse infatigable donne corps aux ambitions de son emblématique patron.

Entre celui que ses innombrables détracteurs ont pris l'habitude de surnommer le « Requin de la finance » et son bras droit, la rupture est consommée en 1987. Cette année-là en effet, Jimmy Goldsmith cède la Générale Occidentale à la CGE, alors présidée par Ambroise Roux. Depuis quelque temps, Gilberte Beaux a du mal à gérer les innombrables conflits professionnels entre la Générale Occidentale et la General Oriental, la structure que Jimmy Goldsmith a créé pour gérer ses affaires aux Etats-Unis et qui concurrence de plus en plus la Générale Occidentale. Les innombrables conflits qui émaillent la vie de famille de Jimmy Goldsmith compliquent en outre son travail. La cession de la Générale Occidentale précipite sa décision. En 1987, elle décide de s'installer à son propre compte et de créer un cabinet de conseil en investissements Efficacité Finance Conseil (EFC). La même année, elle intègre, comme trésorière, l'équipe de

campagne de Raymond Barre dont elle est proche depuis la fin des années 1970 et qui a décidé de se présenter à l'élection présidentielle de 1988. Mais la défaite sans appel de l'ancien premier ministre de Valéry Giscard d'Estaing signe la fin de ses ambitions politiques. A 59 ans, Gilberte décide de se consacrer à ce qu'elle sait le mieux faire : les affaires.

A la tête d'EFC, cette financière hors pair va multiplier les investissements. Dans la compagnie pétrolière guatémaltèque Basic, par exemple, mais aussi, et surtout, dans Adidas, dans lequel elle prend une participation dès 1988. A ce titre, elle joue un rôle clé dans le rachat du groupe sportif par Bernard Tapie, en 1990, ce qui lui vaut d'être nommée présidente du Conseil de Surveillance puis, trois ans plus tard et pour quelques mois seulement, président du Directoire. Accaparé par ses mandats politiques, l'homme d'affaires aux multiples vies laisse carte blanche à Gilberte Beaux pour amorcer le redressement d'Adidas et préparer sa cession, au Crédit Lyonnais puis à Robert Louis-Dreyfus. Délocalisations de la production, restructuration des filiales, mise en place d'une nouvelle stratégie marketing, modernisation de

l'image et du style... La plupart des orientations qui seront mises en œuvre par Robert Louis-Dreyfus à partir de 1993 sont esquissées par Gilberte Beaux.

En avril 1994, ne souhaitant, comme elle le dit elle-même, « jouer les actionnaires dormants », Gilberte vend les 8% qu'elle détient dans le capital du groupe sportif, empochant au passage une plus-value de près de 20 millions de francs. Retirée des affaires, Gilberte consacre les années suivantes à gérer ses affaires personnelles, partageant son temps entre sa propriété en Espagne et son *estancia* en Argentine.

---

**Tristan GASTON-BRETON,**  
Historien d'entreprises  
[tgastonbreton@elzear.com](mailto:tgastonbreton@elzear.com)